

Mélanie Chappuis

Frida

roman

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION DE PREMIÈRES ŒUVRES LITTÉRAIRES,
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,
ET D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« FRIDA »,
DEUX CENT SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : YAN DIN, « LE MONDE ROUGE », 2000,
205 x 240 CM, COLLECTION PARTICULIÈRE,
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA KWAI FUNG HIN GALLERY,
À HONG KONG, ET DE LA GALERIE FALLET, À GENÈVE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-207-2
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*... Et puis et puis
Et puis il y a Frida
Qui est belle comme un soleil
Et qui m'aime pareil
Que moi j'aime Frida
Même qu'on se dit souvent
Qu'on aura une maison
Avec des tas de fenêtres
Avec presque pas de murs
Et qu'on vivra dedans
Et qu'il fera bon y être
Et que si c'est pas sûr
C'est quand même peut-être
Parce que les autres veulent pas
Parce que les autres veulent pas...*

JACQUES BREL
Ces gens-là

— Dites-moi, dit-elle, quel est le
signe annonciateur de la fin d'un grand
amour ?

— Que rien, apparemment, ne l'em-
pêche de durer toujours, dis-je, non ?

MARGUERITE DURAS
Le Marin de Gibraltar

Avant il y avait nous. Contre tous.

Aujourd'hui il y a toi contre moi. Moi contre toi.

Toi contre ma mère. Mon frère. Mes amis. Toi contre les chiens parce que ma mère les aime.

Moi contre ta mère. Ta sœur. Moi contre ton ex-femme. Moi contre cet enfant que tu as eu avant moi. Moi et ton enfant contre toi aussi, parfois.

Moi contre toi et toi contre moi et tu dis que c'est la passion qui continue de nous dévorer et c'est plutôt beau. Moi contre toi qui te crie que nos disputes sont celles d'un vieux couple, pas celles de jeunes amoureux fous. Toi contre moi qui crois que je pense ce que je dis.

Toi et moi, l'un contre l'autre. Serrés blottis aimants.

Je te hais et je rêve de partir. Je rêve de nos commencements en voulant y retourner. Je rêve même d'y retourner avec un autre.

Toujours j'ai pensé que l'amour évolue vers la fin de l'amour.

Avec toi moins.

Avec toi je sais qu'hier matin je t'aimais follement, qu'hier soir je te détestais, la nuit je te méprisais, le matin déjà moins, cet après-midi je t'adore tendrement, ce soir je te désirerai à nouveau.

Jusqu'à tout à l'heure, nous, c'était toi et moi dans tous nos états.

Depuis tout à l'heure, nous, c'est toi et moi et un petit bébé qui grandit dans mon ventre. Et déjà nos états m'importent moins.

A vant nous, il y avait moi.

Et tes prédécesseurs.

M arche. Un pied devant l'autre. Doucement si tu veux, mais marche. Tu finiras bien par arriver quelque part. Pas dans ses bras. Mais quelque part où il fait chaud. Où tu pourras te laisser aller à pleurer. Et puis dormir. Dormir juste un peu, après les larmes. Quelque part où tu seras seule. Où personne ne s'attendra à ce que tu souries. Où personne ne te verra pleurer. Tu n'auras pas besoin de te laver. Ni de t'habiller. Tu pourras être à l'image de la douleur et crois-moi c'est déjà ça. Mais n'oublie pas qu'il faudra te relever. N'oublie pas que ce n'est qu'un répit. Et surtout ne te console pas avec l'espoir. L'espoir, il ne fait que prolonger l'agonie.

Si tu souffres maintenant, qu'est-ce que ça va être après ? Après, lorsque les rides et la peau qui se flétrit, les rides et le reste, alors que tu ne sais rien faire d'autre que de te faire aimer. Voir à travers l'autre combien tu

es aimable. Un et puis un autre qui viennent confirmer, et encore un autre qui, celui-là, ne confirme pas. Il en faudra au moins trois qui aiment pour lisser le sentiment qu'a laissé celui qui n'aimait pas. Trois pour convaincre que celui qui n'aimait pas se trompait.

Debout ! Debout, le mari arrive. Il ne faut pas qu'il voie les larmes. Il ne faut pas, alors qu'il arrive si heureux de te prendre dans ses bras rassurants. Il arrive plein d'amour, de confiance en toi, d'espoir que tu lui fasses un jour des enfants, de fleurs et d'idées pour passer une soirée comme tu les aimes. Debout ! Celui qui demande ta main est là. Cesse de souffrir pour celui qui ne veut pas de toi.

Tu sautes dans ses bras. Avec ce rire enfantin et cette envie de mordre dans cet homme qui t'aime tant, cette envie de respirer sa peau. Et tout ça c'est aussi toi.

Oublie celui qui n'aime pas. Oublie l'ailleurs qui ne veut pas de toi. Ne le regarde pas lorsque tu le vois. Ne l'écoute pas lorsque tu l'entends. Il ne doit pas réaliser la souffrance, la douleur. Il ne faut pas qu'il connaisse l'ampleur de sa victoire. Lorsqu'il n'y a rien d'autre que le jeu derrière le jeu, la victoire et la défaite sont les valeurs suprêmes. Offre-lui une victoire en demi-teinte, tiède et médiocre. Souris et fais-toi aimer de ceux qu'il apprécie. Pour qu'au moins on lui parle de toi en bien.

Il s'en moquera, tu le sais bien. Tu as vu souvent les efforts discrets de ceux qui t'aimaient pour se faire aimer de toi. Tu sais qu'il n'a pas besoin d'entendre dire du bien de toi. Il s'en fout, il ne t'aime pas. Malgré l'érection et les baisers, il ne t'aime pas.

Éclate lorsque tu es seule. Ça finira bien par passer. Surtout avec toi. Tu es de celles qui aiment absolument,

pas éternellement. L'intensité s'accorde mal avec la durée. Alors pleure, frappe ta cuisse, griffe ton ventre, vomis ta peine, et attends.

L'autre jour il a demandé ce qu'il y avait, te révélant ainsi qu'il ne soupçonnait ni la douleur ni les larmes. Il ne comprenait pas que tu l'ignores ou évites sa compagnie.

Ta douleur, tes larmes et son indifférence. Ton désir de vengeance et lui qui se branle en pensant à la dernière. Peut-être aux deux ou trois depuis toi. Comment prendre une revanche sur lui, qui n'a jamais compris qu'une partie se jouait ? Sur lui, qui n'a pas eu besoin de jouer pour gagner ? Tu ne fus ni partenaire ni adversaire.

Il a pris la chaleur sans la source. Il a pris les baisers. Il a pris comme un nourrisson prend le sein. Le sein sans la mère autour. Le sein orphelin, disponible, malléable, le sein qui n'est rien lorsqu'il disparaît de la bouche du petit monstre d'égoïsme. Il a pris, ignorant d'où ça venait, de qui ? Tu fus une bouche, un sexe, une main. Tu fus toutes ces choses agréables qui mouraient aussitôt qu'elles disparaissaient de sa vue.

Il n'a jamais levé les yeux pour voir. Et puis il t'a vue parce que tu avais pleuré un peu trop fort. Il a réalisé que la bouche, les mains, le sexe, tout cela était toi, à toi. Tu as cessé d'être rien qui donne tout. Alors il est parti.

Et l'autre jour il demande qu'est-ce qu'il y a ?

Tu dis rien, il n'y a rien, juste que tu es trop con.

Il y a que – mais tu ne le lui dis pas –, il y a que, avant son silence, avant son indifférence, avant tes efforts pour garder tête haute et sourire léger, il avait écrit « j'attends ».

Bien sûr il avait fallu que tu lises « je t'attends ».

« J'attends » et tu accours : « Ô mon promis, prépare-toi à me recevoir, amoindrie par la route semée d'embûches, blessée et larmoyante mais à toi puisque tu le veux autant que moi. J'arriverai avec la culpabilité des douleurs infligées à l'être aimé, l'autre, celui que j'aime sans désir depuis toi. Mais j'arrive, oh oui, j'arrive, et celui qui n'est pas toi finira bien par oublier. »

« J'attends »... Et maintenant qu'il est là, avec son j'attends tant attendu, tu as peur. Est-ce que tu en vaux la peine ? Et lui, est-ce qu'il vaut la peine de toi qui cours à sa rencontre ? Est-ce que vraiment elle se justifie cette course vers l'inconnu ? Alors que finalement peut-être que tu le tenais vraiment, que tu le tenais déjà, le bonheur, le vrai : dans les bras du mari.

Tais-toi. Tu as peur. C'est normal. Recommence.

« Ô mon promis, j'accours... »

... Parce que tu es un être en mouvement, parce que tu ne t'arrêtes que pour repartir. Tu accours parce qu'il a dit j'attends et qu'il ne faut pas le décevoir. Il a dit j'attends comme d'autres disent je t'aime, et c'est beaucoup et c'est la moindre des choses de répondre à l'appel. Parce que c'est la nature du mouvement que d'aller. Parce que c'est ta nature de céder devant le désir des autres.

Son j'attends comme un souffle qui m'aspire...

« J'attends » et plus rien.

C'est moi qui attends. J'étais l'élan. Il a tourné le dos, je suis retombée. « J'attends », ça ne voulait pas dire « je t'attends », bien sûr.

Je me suis libérée. Il n'est pas venu. Je suis morte. J'ai continué à faire semblant de vivre, avec ce sourire tellement douloureux que, si je m'étais vue le faire, j'aurais cessé net, j'aurais eu envie de me consoler, je serais repartie me coucher, et tant pis si je perdais aussi le travail, les amis, l'amour-propre et ces conneries qu'on croit importantes avant d'aimer. Tant pis, j'étais morte. C'est trop difficile pour une morte de prétendre être vivante.

Et puis j'oublie que je fais semblant, je réalise que je suis toujours là, dans cette vie où des sourires deviennent tout à coup aussi précieux que

lui. Je me relève et, surtout, je sais que je vais rester debout. Malgré la douleur, parce que je me souviens des jolies choses, de celles qui ne sont pas liées à son souvenir.

Je repense à l'être aimant, qui attend que passe l'amant qui n'aime pas. J'y repense, non plus avec une tendresse désolée, mais avec un amour reconnaissant. Je reviens, je rentre à la maison. Parce que, là, il y a des racines solides et profondes, et c'est lui. Je veux devenir un chêne à côté de mon baobab. Je peux aussi être ça. Même si ma peur de mourir de rester clouée existe encore.

La douleur devient complexe. Elle se ramifie, perd en pureté, en intensité. La douleur n'habite plus, elle visite. Elle arrive sans sonner. Parfois elle est d'autant plus violente qu'on l'avait oubliée quelques instants. Mais elle repart. Quand elle est là, elle n'est plus seulement douleur. Elle est haine, mépris, tantôt de soi, tantôt de l'autre, elle est honte, culpabilité, désespoir, orgueil...

Et parfois encore, c'est le chagrin de Roméo quand il a cru Juliette morte, c'est le déchirement de Juliette quand elle a vu Roméo mort. Ou le contraire.

Et parfois aussi, c'est l'euphorie. On se veut morte, et on se voit vivre, on se croit laide, et on s'aperçoit auréolée de la beauté des martyrs.

Ne pas être aimée, c'est être libre. Tout m'appartient. Je me souviens que rien n'est irrévocable, ni le mari ni l'amant qui ne veut pas en être un, je me souviens que je suis jeune et tout le reste.

*T*a douleur est ta hauteur. Elle t'élève. Au-dessus de ceux qui se protègent trop pour laisser s'épanouir le bonheur ou le chagrin. Ta douleur t'offre une profondeur que tu es incapable de trouver en dehors de l'amour.

J'ai mal, donc je dors. Je me couche, je ferme les yeux et j'imagine les bras et l'odeur de celui qui n'aime pas. J'imagine ce que je lui dirais, j'imagine le retrouver dans deux ans... D'ici là j'en aurai fait du chemin, mes cheveux que j'ai coupés si court pour ressembler à ma douleur auront poussé. On se croquera dans une soirée mondaine. Il verra les hommes me courtoiser, ça lui serrera le cœur, il m'approchera et mon heure sera venue. Il viendra et on s'aimera et il m'aimera toujours, bien après que moi j'aurai cessé.

Idiot. Lève-toi. Habille-toi. Maquille-toi.

Lorsqu'on croit que je vais mieux, qu'on me voit drôle et enjouée, ce n'est que pour lui. Pour lui ou ceux qui l'ont précédé. Ça n'a jamais été pour moi...

Moi, toujours en situation. Moi, qui pose si souvent que c'en est devenu naturel. Moi, toujours dans l'espoir de le voir, comme ça. Ça arrive,

les hasards. Je ne veux pas que ça se passe lorsque je sors m'acheter de quoi m'empiffrer en pyjama. Lorsqu'il croisera mon chemin, je veux lui faire l'effet d'un miracle, d'un paradis sur terre, perdu, puis retrouvé.

Je l'ai vu. Ça n'a pas dû durer plus de trente secondes. On s'est dit bonjour et il m'a complimentée sur mon t-shirt. Moi, ça m'a fait plaisir. J'ai souri. J'ai eu chaud au cœur.

Ensuite très froid. Parce qu'un homme séduit par une femme ne fait pas de compliment. Il regarde, simplement. S'il est réellement séduit, là oui, il fait un compliment, mais seulement lorsqu'il a obtenu un dîner. Là il regarde dans les yeux, il dit «vous êtes belle», il dit «tu me touches», et devant lui et elle il y a plein de promesses, il y a une soirée entière et la possibilité d'une vie à deux.

Mon pitoyable tremblement lorsque j'ai remis mon pull, après, lorsqu'il avait passé son chemin depuis longtemps. Le pull que j'avais enlevé parce qu'il était moins joli que le t-shirt et qu'il y avait une chance sur cent que je le rencontre. Le pull qui désormais me donnait un peu de chaleur.

Marcher, un pas devant l'autre, doucement si je veux, mais marcher, ne pas s'asseoir par terre, ne pas plonger la tête dans les mains, ne pas pleurer au milieu du couloir, ne pas se tordre, ne pas se mordre, ne pas taper du pied, ne pas sauter

dans les bras du premier passant en disant maman.

Lui qui marche dans ma direction. Moi dans la sienne. « Bonjour. Il est bien ton t-shirt... » Trente secondes...

Trente secondes et moi qui maintenant marche avec tous les efforts du monde. Moi qui me supplie d'attendre d'être à la maison. Qui me dis ne t'inquiète pas, petite. Qui me dis t'es vraiment trop conne. Moi qui me tape sur l'épaule, que je serre dans mes bras, à qui je dis ça ira... Moi qui me dis courage, il y a la maison, il faut juste y arriver à la maison. Là je peux pleurer, enfouir cette tête dans un coussin, serrer une peluche, regarder pendant des heures les larmes dans le miroir, me dire que c'est pas bien beau, et puis, tant qu'à faire, faire des grimaces et percer les points noirs. Non. Pas les cheveux.

Tu pourras tout ça, mais pas trop fort, il y a les voisins qui s'imaginent après que le mari te bat. Les voisins, ils ont de l'imagination, ils ont le temps d'en avoir, et ils sauront finalement que le mari n'est pas là quand tu pleures. Ils se diront alors que c'est peut-être un autre qui te fait du mal, et là ne crois surtout pas qu'ils te plaindront.

Trente secondes et déjà trois heures de douleur. Cette rencontre, fruit d'un hasard comme je le voulais, un hasard qui arrive quand les yeux sont maquillés, les lèvres hydratées, les chaussures et le

t-shirt assortis. Ce hasard qui tomberait bien, c'était un de mes petits espoirs. Il est bien tombé. Mais il n'aura duré que trente secondes. Que j'étire maintenant au-delà de l'imaginable en les interprétant de mille façons. Trente secondes que je revis en mieux parce que c'était nul, que je revis accompagnée par l'ami qui me fait rire et qui est beau. Celui qui m'aurait donné du courage pour sourire encore plus et encore mieux.

Alors il te croise. Tu rayannes. Et s'il pense quelque chose, c'est simplement que tu as l'air d'aller bien et que tu fais plaisir à voir. Tu l'indiffères tant qu'il est simplement content pour toi. Il ne ressent ni jalousie, ni pincement, ni désir. Il est content que tu suives ton chemin et pas une seconde il ne pense à retourner la tête. Il passe son chemin après avoir constaté que le t-shirt était joli et c'est déjà tout. Peut-être qu'il se retourne quand même pour regarder ton cul. Par habitude. Il va falloir t'y faire: tu n'es pas la première, et puis d'ailleurs, jusqu'ici, tu n'avais jamais vraiment souffert, et même là, est-ce que tu souffres vraiment ? Tu souffres en tout cas moins que ceux à qui tu as fait du mal, alors paie et tais-toi.

Arrêtez d'essayer de comprendre pourquoi je l'aime, arrêtez de parler de tout ce que cela révèle de la mère et du père. Dites-moi plutôt pourquoi lui il ne m'aime pas. Ou, mieux, dites-moi qu'il m'aime mais qu'il a ses névroses à lui, bien pires que les miennes, qu'il ne peut pas, qu'il ne sait pas. Dites-moi qu'on ne peut pas ne pas m'aimer, que le problème est ailleurs.

Docteur, vous, vous m'aimez bien, n'est-ce pas ? Je sais que je vous paie et que vous êtes obligé d'être gentil, mais enfin, vous êtes tout de même un peu attaché à moi, n'est-ce pas ? Redites-moi encore que vous me trouvez belle et intelligente, même très, vous l'avez dit, une fois, il y a six mois, mais, en six mois, peut-être vous êtes-vous rendu compte que non, que ni l'un ni l'autre. Maintenant que vous me connaissez mieux, peut-être réalisez-vous que mon seul talent est de faire illusion.

Le mari a aimé ce qu'il y avait derrière l'illusion, oui. Mais de grâce ne parlons pas du mari. Lorsque je ne souffre pas, j'ai honte. N'analysez pas les origines de mon penchant à faire cohabiter ces deux amours. Ne me demandez pas de relativiser l'amour non partagé, vous savez que j'en suis capable. Vous savez bien aussi que cela n'empêche pas la douleur. Je sais être raisonnable. Mais les pores prennent le dessus. Vous aussi, c'est la peau plus que la tête. Vous l'avez dit un jour et c'est pour cela que je vous aime.

Même si vous n'avez pas vraiment dit cela.

Hier je l'ai vu. On avait un vrai rendez-vous. Tous les deux, chez lui, comme avant. Pour parler, pour expliquer le silence qui avait suivi son « j'attends » et l'incompréhension qui en découlait. J'allais le voir une heure, peut-être même deux. Je savais que ce serait pour m'entendre confirmer qu'il ne m'aimait pas, que c'était probablement le dernier rendez-vous avant une coupure plus civilisée.

Mais j'étais heureuse, follement. Je savais que j'allais payer toute cette euphorie. Je n'avais pas dormi : minuit, plus que neuf ou dix heures sans lui ; trois heures, plus que six ou sept ; six heures, plus que trois ou quatre ! L'attente devenait enfin supportable parce que je savais qu'il y avait quelque chose au bout. Lui. Que j'allais voir et serrer fort dans mes bras, bientôt. Il ne me refuserait pas ça. J'aurai mal après, mais j'y penserai plus tard.

Il m'a parlé de lui. Je ne savais pas quoi répondre. Je ne savais pas demander si c'était une façon civilisée de dire qu'il ne voulait pas de moi, ou si vraiment tout ce qu'il disait l'empêchait de vivre.

Il m'a demandé de réagir. Je ne savais pas s'il fallait tenter de lui prouver que lui et moi pouvions exister malgré ce qu'il disait. S'il fallait tenter de lui prouver que, « nous », ça pouvait même être très bien.

Je n'ai rien dit. Parce que j'ai pensé à ceux qui m'ont aimée et que je n'ai plus aimés. À l'époque où je ne savais pas encore dire « je ne t'aime plus ». J'ai pensé aux moments où j'ai dit « mon besoin d'être seule » alors que je pensais « mon besoin d'être sans l'autre ». À ceux qui avaient dit comprendre, mais qui n'étaient pas partis. Eux qui étaient restés et que j'avais fini par mépriser, détester. Eux qui refusaient de voir que je ne les aimais plus. Eux qui m'aimaient tellement que je ne pouvais pas savoir, ce que ça fait de ne pas être aimée. Jusqu'au jour où il m'a mise à leur place.

Je n'ai rien dit. J'ai pris sa main et c'était douloureux parce qu'il était déjà l'heure de partir. Je me suis retrouvée dans ses bras, le visage dans son cou et pendant que je respirais sa peau, encore, je savais qu'en me serrant entre ses bras il se demandait comment me faire partir sans que je m'effondre. Alors je suis partie, sans pleurer et sans serrer trop fort, ni trop longtemps.

Les larmes, les coups sur les cuisses et les dents serrées, encore une fois. Et ce mari que je n'aime de toute évidence plus et que je ne pense même pas à quitter tellement je suis occupée à penser à l'amant.

Le mari qui rentre et mon rhume et mon allergie au chat. Ma douleur mal étouffée et sa peine à lui, intolérable, de plus en plus visible. « Mon cœur, j'essaie de toutes mes forces de t'épargner, fais un effort toi aussi, crois au rhume, fais-moi un thé, mets-moi au lit et laisse-moi fermer les yeux. Laisse-moi ne pas penser à moi qui le pleure dans tes bras. Laisse-moi rêver dans notre lit de l'amour avec lui. »